

Henri de Toulouse-Lautrec Elles

Anne Roquebert

Henri de Toulouse-Lautrec Elles

Anne Roquebert

Couverture :

Au salon de la rue des Moulins

v. 1894, huile sur toile, 111,5 x 132,5 cm

Albi, musée Toulouse-Lautrec

© Bridgeman Images

Dos de couverture :

Femme au corset. Conquête de passage

1896, huile sur papier marouflé sur toile, 103 x 65 cm

Toulouse, musée des Augustins

Photo © Photo Josse / Bridgeman Images

© Éditions des Falaises, 2019

16, avenue des Quatre Cantons - 76000 Rouen

102, rue de Grenelle - 75007 Paris

www.editionsdesfalaises.fr

ÉDITIONS DES FALAISES



« Indépendant, primesautier, ennemi des conventions et des règles, son art était un des plus personnels qui se fussent [...] Toulouse-Lautrec avait emporté un bagage de dessinateur hors pair, mais il l'avait presque aussitôt rejeté pour traduire en silhouettes abrégées, en notations rapides, synthétiques, les types contemporains, les spectacles variés de la vie. Mais cette vie avait un caractère tout spécial. »

« Nécrologie », *Le Temps*, 11 septembre 1901, n° 14701, p. 3 non signé.

Elles
1896

Paris, Bibliothèque nationale de France (BnF)
Photo © BnF, Dist. RMN-Grand Palais / image BnF





Maurice Guibert
Lautrec par Lautrec
Vers 1894,
19,5 x 22,4 cm
Paris, Bibliothèque
nationale de France (BnF)

L'œuvre de Toulouse-Lautrec est abondamment et intimement liée au monde féminin, qui lui inspire plus des deux tiers de ses peintures. Pour employer une terminologie chère à l'artiste, le titre *Elles*, sous lequel est publié en 1896 l'exceptionnel album de lithographies représentant des femmes, peut être repris pour évoquer l'ensemble de son univers féminin. Richard Thomson¹ en explique le titre par la façon dont Lautrec conjugue les prénoms personnels : le peintre, auteur de l'album, désigne les femmes, Elles « s'oppose implicitement au Nous, son contraire masculin » regroupant lecteur, spectateur et amateur, à qui ces planches étaient destinées.

Aucun artiste ne s'est intéressé à une telle variété de personnalités féminines, il en a laissé une inoubliable galerie de portraits depuis les modèles familiaux ou amicaux jusqu'à des figures plus populaires. Sa carrière est en effet paradoxale : de son milieu aristocratique d'origine au faubourg

prolétaire, Lautrec passe du grand au demi-monde et même aux milieux interlopes.

Sa vie est peuplée de femmes, d'abord sa mère qui veille tendrement sur son enfance, notamment en raison de sa santé fragile. Atteint de pycnodysostose, maladie osseuse due à la consanguinité de ses parents, le jeune Henri se casse successivement les deux jambes, à quatorze puis quinze ans. L'immobilité contrainte de sa convalescence et son infirmité confortent sa vocation de vif dessinateur doué. Sa soif d'apprendre l'incite à suivre sérieusement l'enseignement des ateliers académiques parisiens à partir de 1882. De ses études chez Bonnat, il va tirer une série de puissants portraits familiaux au fusain, signés Monfa, puis chez Cormon il travaille, expose et signe en verlan sous le nom de Treclau, tandis qu'insensiblement il trouve son style personnel.

Lautrec se tourne vers des sujets modernes, populaires et urbains. Entre 1886 et 1889, il réalise des



La Rousse au caraco blanc
1887, huile sur toile, 55,9 x 45,7 cm
Boston, museum of Fine Arts
© Bridgeman Images

Elles, les modèles

« Lautrec se montre aussi expert à exprimer le surgissement d'un individu, l'apparition spontanée d'une attitude ou d'un mouvement [...] Chaque fois, il y a de l'inattendu dans la manière d'être qu'il nous montre. Ce n'est pas la pose connue, déjà vue et reproduite à tant d'exemplaires, et pourtant c'est une pose naturelle. »

Gustave Geffroy, « Chronique artistique », *La Justice*, 15 février 1893, n°4781, p. 1.

Lautrec s'amuse à peindre avec enthousiasme des portraits dont les premiers sont surtout familiaux. L'observation directe et prolongée de celle qu'il appelle affectueusement « sa sainte femme de mère », lui dicte plusieurs portraits d'elle de 1879 à 1886 qui rendent compte de son évolution stylistique : depuis la magistrale image monochrome peinte d'une touche libre et visible à la manière de Manet vers 1883, jusqu'aux études coloristes, proches des néo-impressionnistes, du dernier portrait maternel réalisé à Malromé en 1886.

Guidé par sa seule fantaisie pour peindre ses portraits, Lautrec ne répond pas à des commandes, à une exception près, sinon c'est toujours lui qui

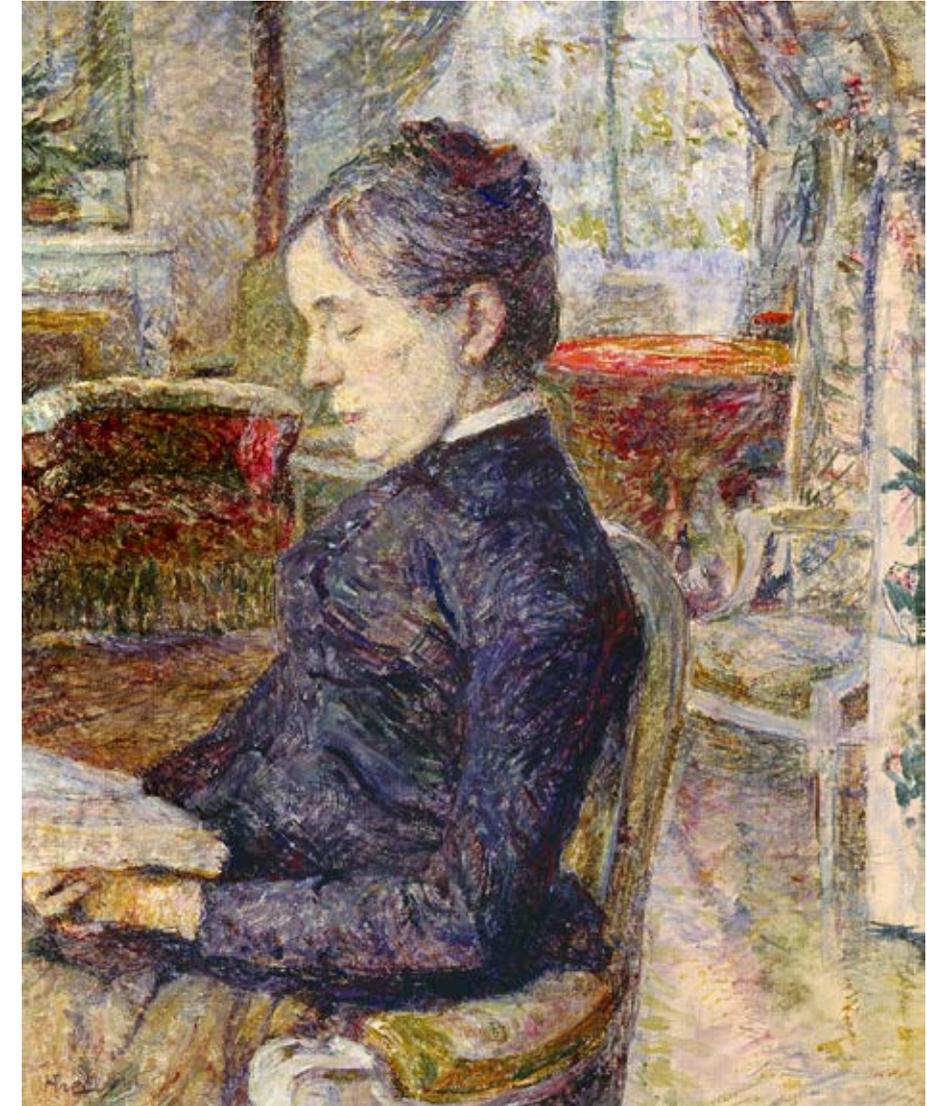
prend l'initiative. Un condisciple de l'atelier Cormon, Gauzi, raconte comment Henri choisit ses modèles, surtout celles qui ont le mérite d'être rousses. Quand il expose dans le groupe d'avant-garde des XX à Bruxelles en 1888, Lautrec est reconnu comme « intéressant ». Ses têtes de femmes « auxquelles on ne pose pas de lapin » ne manquent pas de caractère, jugement qui renvoie notamment à son premier projet public pour Le Mirliton, cabaret de Bruant.

Lautrec peint des figures identifiées ou anonymes qui deviennent de véritables types sociaux caractéristiques des cercles dans lesquels il gravite, d'abord l'univers festif de Montmartre, puis celui, plus intellectuel, de la *Revue blanche*.

« Sa mère, Lautrec l'adorait [...] La mère du peintre, effacée, retirée, pieuse n'a vécu que pour son fils auquel elle est restée du premier au dernier jour, et par-delà, passionnément attachée. Ni à cause, ni en dépit de ses infirmités, ni de ses dons, elle était uniquement maternelle [...] A force d'aimer son fils, elle finira par comprendre ses œuvres. Du moins à sa façon. »

Thadée Natanson, *Un Henri de Toulouse-Lautrec*, Genève, 1951, p. 31.

La Comtesse Alphonse de Toulouse-Lautrec
dans le salon du château de Malromé
Vers 1886, huile sur toile, 54 x 45 cm
Albi, musée Toulouse-Lautrec
© Bridgeman Images



« Ils croisèrent une jeune fille, vêtue simplement comme une ouvrière, mais dont la chevelure cuivrée fit s'arrêter Lautrec qui s'écria, enthousiasmé : — Elle est bath ! Ce qu'elle a l'air carne ! Si on pouvait l'avoir comme modèle, ce serait merveilleux. [... il] la persuade si bien qu'à la grande joie de Lautrec elle consent à servir de modèle. »

François Gauzi, *Lautrec et son temps*, Paris, David Perret, 1954, pp. 158-159.

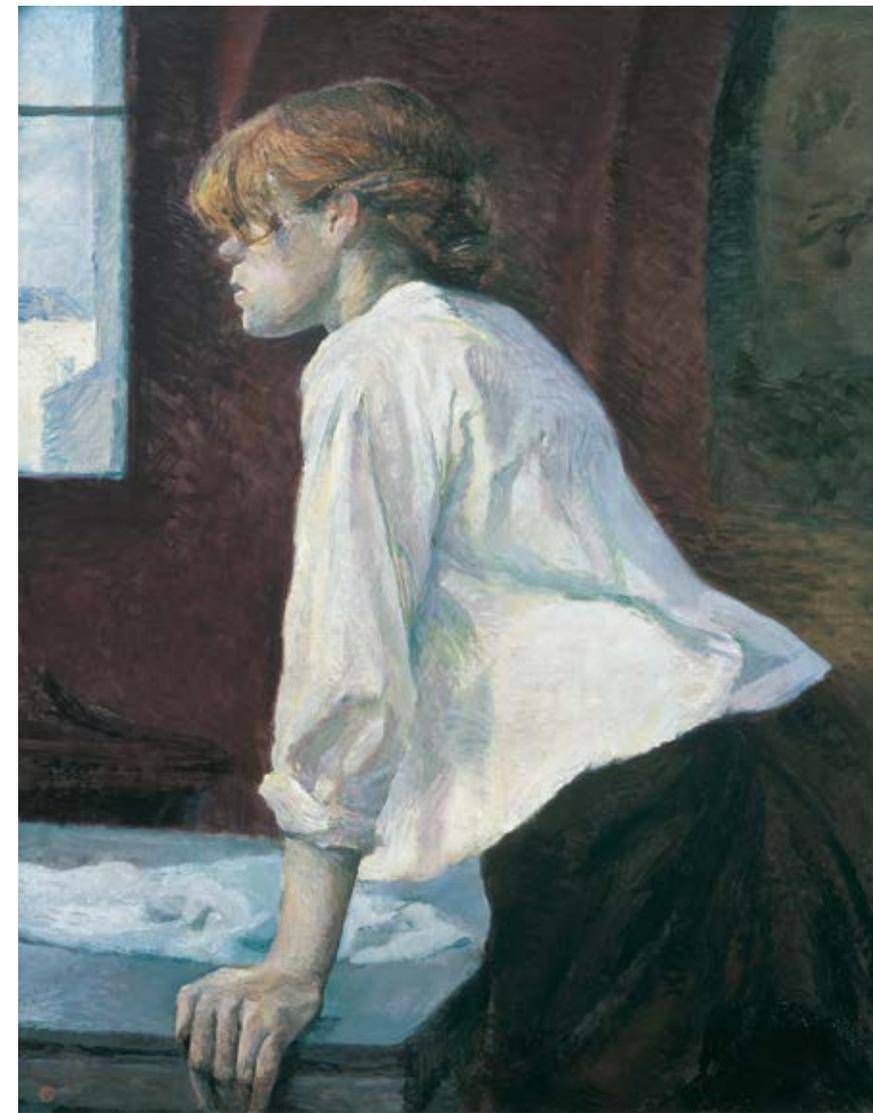
Carmen

1884, huile sur toile, 52,8 x 40,8 cm
Williamstown (Mass.), Sterling and Francine Clark Art Institute





A Montrouge
1886-87, huile sur toile, 72,1 x 48,6 cm
Philadelphie, Fondation Barnes
© Bridgeman Images

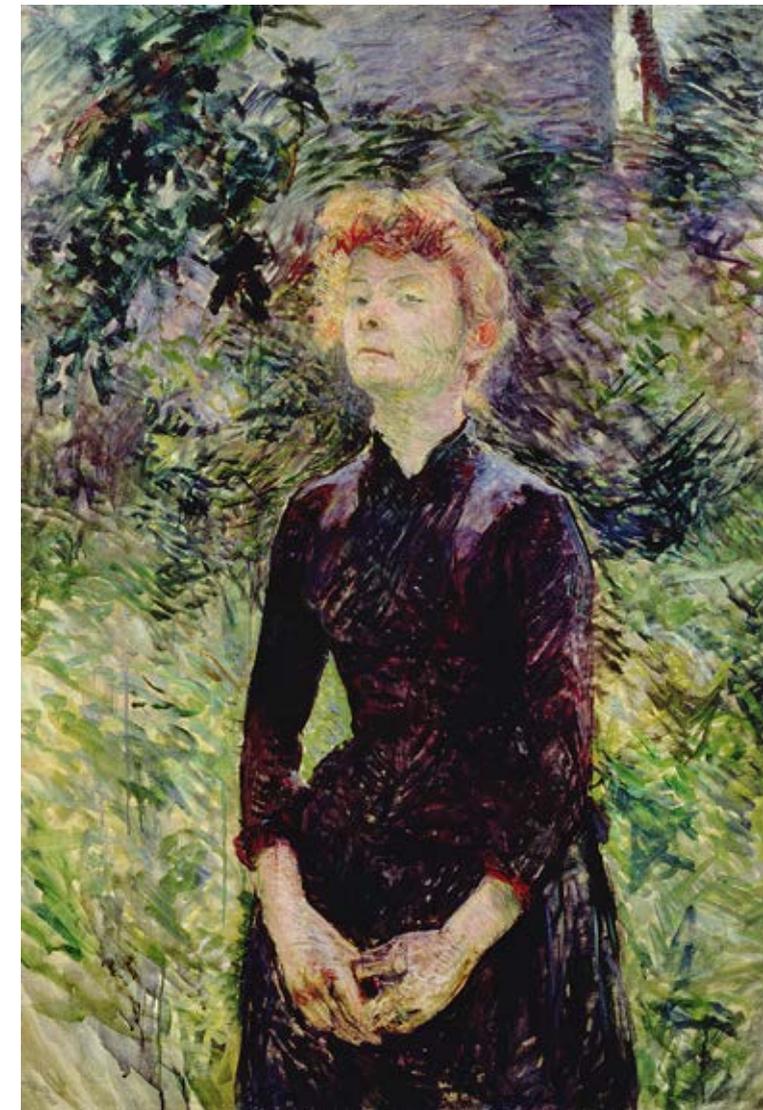


La Blanchisseuse
1886, huile sur toile, 93 x 75 cm
Collection particulière
Photo © Christie's Images / Bridgeman Images

« Ce fut même en l'honneur de Bruant, pour l'illustration de ses premières chansons rosses, que Toulouse-Lautrec exécuta ses premiers travaux personnels. Il y avait saisi à merveille le type de ces fameuses gigolettes que le cabaretier-poète célébrait [...] Il y a exprimé sans tricherie, avec un accent de vérité stupéfiant, mais dont l'âpreté, toujours, se relevait d'un grain de fantaisie, toutes les singularités. »

« Nécrologie », *Le Temps*, 11 septembre 1901, n° 14701, p. 3 non signé.

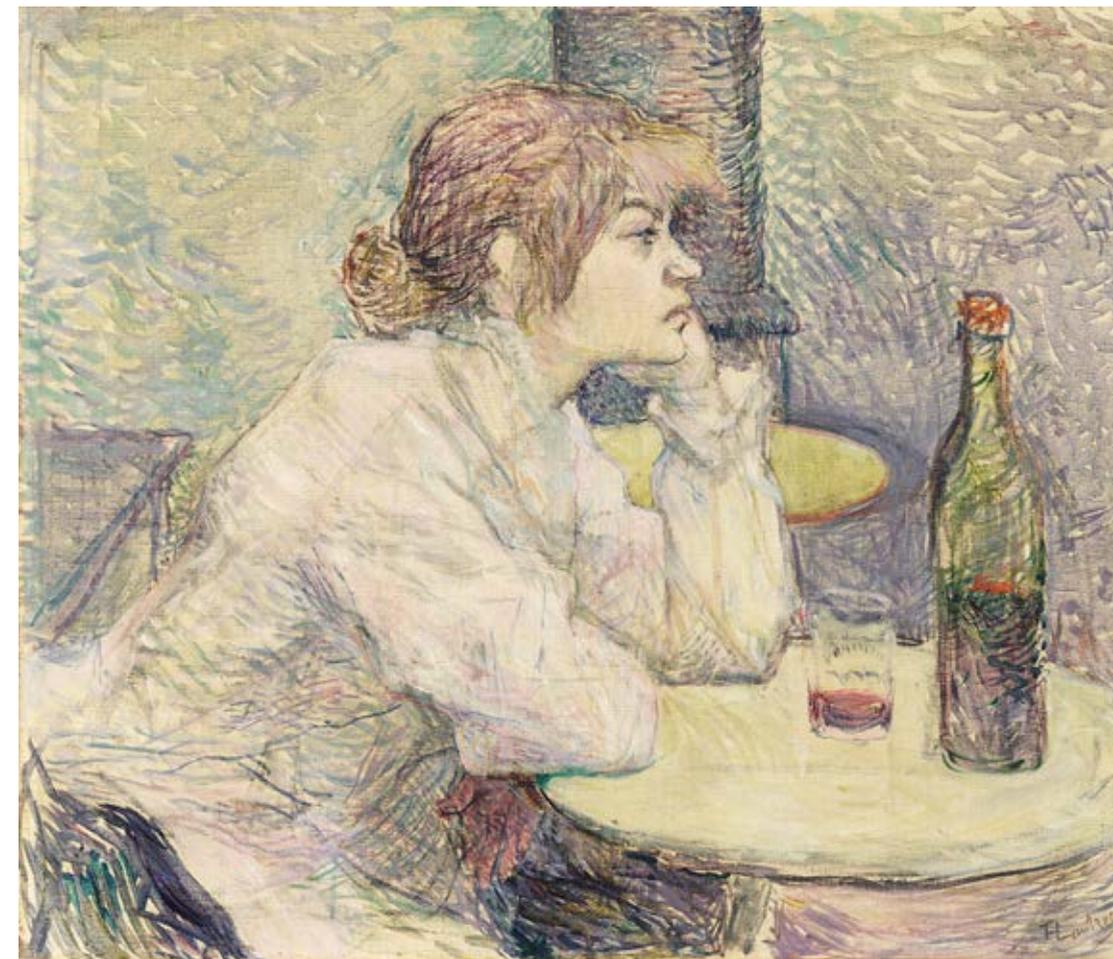
A Batignolles
1888, huile sur toile, 92 x 65 cm
Collection particulière
© Peter Willi / Bridgeman Images



« Toulouse-Lautrec, esquisse à larges coups de brosse [...] et] s'attache à silhouetter d'un pinceau satirique et canaille les types gouailleurs et déséquilibrés, qui peuplent nos boulevards extérieurs et les bals de barrière [...] pour atteindre] l'expression puissante des sentiments de l'âme, des instincts et des vices de la brute. »

L'Œuvre d'art. Revue bi-mensuelle illustrée 20 avril 1893, p. 16.

Gueule de bois. La Buveuse
1888, huile sur toile, 47 x 55 cm
Cambridge (Massachusetts), Fogg Art Museums



« Le hasard, qui souvent fait bien les choses, voulut que Lautrec fut parent des Dihau, amis de Degas. La bonne Mlle se chargea de faire rencontrer les deux artistes. [Degas ayant déclaré qu'il] appréciait beaucoup ce qu'il faisait, Lautrec qui le savait peu complimenteur y fut très sensible, des relations se nouèrent et plus tard Lautrec disait que les conversations avec Degas, ses critiques ou appréciations avaient été le meilleur encouragement qu'il ait reçu.

Paul-André Lemoisne, *Degas et son œuvre*, Paris, Plon, 1946-1949, I, p. 188.

Mademoiselle Dihau au piano
1890, huile sur carton, 63 x 48 cm
Albi, musée Toulouse-Lautrec
Photo © Luisa Ricciarini / Bridgeman Images

